

Jean-Pierre Drapier

Embrouilles dans la coïtération *

« Le mec de ma sœur »... J'aurais pu intituler ce travail ainsi, tant mes réflexions sur l'identité ont été relancées par ce dit d'une jeune analysante : « Le mec de ma sœur a fait une mastectomie [ablation des seins] et prend de la testostérone, mais ne veut pas faire de phalloplastie... D'ailleurs, c'est pas ça qui fait l'homme. » Certes, pensais-je *in petto*, mais ça fait bien semblant d'homme de ne pas être sans l'avoir. À la même époque, j'ai eu à connaître hors cure un adolescent qui avait commencé une hormonothérapie contraire – qui agit sur les caractères sexuels dits secondaires tels que les poils, qu'elle diminue, et les seins, qu'elle développe –, mais pour qui l'ablation du pénis était inutile pour qu'il soit ce qu'il disait être : « No gender ».

Jusqu'ici, je n'avais eu à connaître que des cas simples, si j'ose dire : deux jeunes filles décidées à la mastectomie et la phalloplastie, bref, qui se positionnaient dans le désir de passer du côté gauche du tableau de la sexuation, pour qui il fallait choisir de l'être ou de l'avoir, le phallus ou du moins son incarnation imaginaire – le pénis –, pour qui il y avait un semblant à respecter. En effet, la différence des sexes repose sur un signifiant, le phallus, qui en tant qu'il signifie la castration rend nécessaire un choix par rapport à celle-ci et impossibles la neutralité, la bi-appartenance sexuelle. Des transsexuels conventionnels, presque conformistes, mais c'était il y a plus de vingt ans.

Alors que les deux premiers, les plus actuels, semblent vouloir créer une troisième colonne, ou se situer des deux côtés du tableau, ou bien se tenir à cheval sur la ligne de séparation, et en tout cas ne veulent rien savoir de la référence phallique. Il, elle, ielle se réclament d'une bi-appartenance sexuelle ou d'une « suspension entre les sexes ¹ », voire d'une non-appartenance sexuelle : quelle embrouille ! Embrouille bien dans l'air du temps où « le réglage type » appuyé sur le signifiant phallique, pour reprendre une expression de Colette Soler ², est remis en question. D'où mon titre, tiré d'une phrase de Lacan dans « L'étourdit » à propos de

la reproduction du vivant dans l'espèce humaine : « C'est à partir de là [la reproduction de la question] qu'il nous faut obtenir deux universels, deux tous suffisamment consistants pour séparer chez des parlants [...] deux moitiés telles qu'elles ne s'embrouillent pas trop dans la coïtération quand ils y arrivent ³. » C'est ce qu'écrit son tableau de la sexuation, en soulignant qu'il ne s'agit pas seulement pour un homme de s'inscrire du côté de la fonction phallique, $\forall x.\Phi x$, mais de faire, dans son choix de jouissance d'une de l'Autre sexe, l'objet cause de son désir, son symptôme, une femme à qui offrir le service de ce phallus. « De se faire-homme, l'un des corrélats essentiels est de faire signe à la fille qu'on l'est. Pour tout dire nous nous trouvons d'emblée placés dans la dimension du semblant ⁴. » Pour une femme, il ne s'agit pas seulement de s'inscrire côté exception pour qui pas tout x est Φx , mais aussi de faire signe à l'homme, en tant qu'objet cause du désir.

Or, ledit « mec de ma sœur » et l'adulescent témoignent du discours actuel où, identifications sexuelles et modes de jouissance se multipliant, ils ne s'inscrivent plus dans ce répartitoire. Ils le récusent, se disant bi-appartenants ou intersexuels (et non pas bisexuels comme tout un chacun), neutres, flexibles. Ils récusent la castration, la différence des sexes basée sur avoir ou pas le phallus, avoir ou être le phallus, être inscrit dans telle ou telle jouissance. Le remarquable est que ce n'est plus une position individuelle dont il faudrait faire le diagnostic différentiel, mais l'inscription dans un discours. Cela pose une question : le tableau de la sexuation que nous a légué Lacan pour nous repérer sur la question de la sexuation qui est liée au mode de jouissance, est-il encore suffisant si l'on dénombre plus de deux sexes ? Il semble qu'à la fin de sa vie, qui correspond à la fin de son enseignement, Lacan lui-même se soit posé la question de la validité du répartitoire en deux sexes. D'abord dans le début du *Séminaire XXVI*, longtemps resté sous le tapis et qui n'est même pas mentionné dans la liste des séminaires jusqu'à la sortie de celui sur *La Relation d'objet* en 1994, et qui a disparu de nouveau de cette liste en 2006 à la sortie de *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, mais qui est présent la même année sur la couverture de *D'un Autre à l'autre* pour disparaître en 2023, celle de *La Logique du fantasme...* Un séminaire à éclipses donc ! Éclipses temporelles liées sans doute à son titre, *La Topologie et le Temps*. Je vous transcris :

« Il n'y a pas de rapport sexuel, c'est ce que j'ai énoncé. Qu'est-ce qui y supplée ? Parce que il est clair que les gens, ce qu'on appelle tel, soit les êtres humains, les gens font l'amour. Il y a à ça une explication : la possibilité – notons que le possible, c'est ce qui cesse de s'écrire – la possibilité d'un troisième sexe. Pourquoi il y en a deux d'ailleurs ? Ça s'explique mal. C'est ce qui est évoqué dans la doublure d'Ève, à savoir Lilith ⁵. » Notons que

Lilith, si elle a tous les attributs féminins, a une sexualité illimitée, hors castration, non vectorisée par le semblant phallique, et se refuse à Adam comme objet *a*.

Deux ans plus tard, en juillet 1980, à Caracas, Lacan s'avoue tracassé : « Il y a une peinture qui me trotte dans la tête depuis longtemps. J'ai retrouvé le nom propre de son auteur, non sans les difficultés propres à mon âge. Elle est de Bramantino [...] Ce qui m'a frappé le plus dans ce tableau, c'est que la Vierge, la Vierge à l'enfant, y a quelque chose comme l'ombre d'une barbe. Moyennant quoi elle ressemble à son fils, tel qu'il se peint adulte ⁶. »

Ce passage est enserré entre quelques phrases qui montrent à quoi il se réfère, quel est son cheminement, qui semble un peu chaotique. Quelques lignes plus haut : « La paix sexuelle veut dire qu'on sait quoi faire du corps de l'Autre. » Et plus bas : « Ça me tracasse. Mais reste que je m'en situe, je crois mieux que Freud, dans le Réel intéressé à ce qu'il en est de l'inconscient. Car la jouissance du corps fait point à l'encontre de l'inconscient. » Pas de semblant ici, ni phallique ni autre, mais un réel : celui de la jouissance du corps qui n'a cure du chiffrage de l'inconscient. S'il est un impératif éthique de la psychanalyse, mieux se situer par rapport au réel, c'est du côté de la jouissance qu'il se situe, jouissance qui a une fonction identitaire.

Cela fait partie des invariants. Le réel du sexe n'est pas l'anatomie mais beaucoup plus la jouissance, jouissance écornée du fait de notre statut de parlêtre, aussi bien que jouissance en trop, celle qu'il ne faut pas, donc castration de structure pour l'homme et la femme : il n'y a pas de rapport sexuel, satisfaisant en tout cas. Par contre, du côté du semblant, pour l'homme, il y a l'embarras de porter l'organe, le pénis, un semblant phallique, quelque chose qui l'afflige, alors que pour la femme, c'est une affliction liée à une croyance qui s'évanouit ; c'est en tout cas la morale (*sic*) que Lacan tire du petit Hans : « C'est quand même curieux qu'on n'en ait pas tiré un peu la morale, du petit Hans de Freud. L'angoisse, c'est très précisément localisé en un point de l'évolution de cette vermine humaine, c'est le moment où un petit bonhomme ou une petite future bonne femme s'aperçoit de quoi ? S'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. Vous me pardonnerez d'appeler ça comme ça, c'est ce qu'on appelle généralement pénis ou pine, et qu'on gonfle en s'apercevant qu'il n'y a rien pour mieux faire phallus ⁷. » Ce qui dans le fond est peu de chose.

Le réel du sexe chez le parlêtre a été médié, de tout temps, par le symbolique et donc par les signifiants qui couraient dans les discours : du

fait d'habiter le langage et d'être habité, contaminé par lui, le sexe chez le parlêtre est une réalité discursive. Ce peu de chose, ce petit semblant, malgré tout, semblait remplir plus ou moins sa fonction tant que le sujet pouvait compter sur la bonne foi de l'Autre, même si « celle-ci se présente toujours au sujet sous une forme problématique ⁸ ». Cela n'empêchait donc pas les doutes, les vacillements, la division, la persécution, de s'inscrire en pour ou contre la norme sexuelle, mais bon, l'Autre était un recours. À l'occasion, il prenait figure paternelle entre Dieu le Père, le patriarcat et le Petit Père des peuples. Rien de très regrettable dans tout ça, mais tant que le discours du maître faisait prime sur le marché, la répartition des sexes selon l'anatomie ou par rapport à la norme sexuelle (acceptée ou transgressée) permettait au sujet de « ne pas trop s'embrouiller dans la coïtération ».

Le discours de la science qui subvertit le réel biologique et le discours du capitalisme qui infinitise la jouissance brouillent les cartes en démultipliant les possibilités. Le discours capitaliste se définit du rejet de la castration et donc du rejet du réel de la différence, du rejet du non-rapport sexuel : le troisième sexe, celui inscrit hors tableau de la sexuation, est celui qu'il faut pour assumer, incarner, être le sujet de ces récusations. Or, ce qui semblait fou, c'est-à-dire remplaçant une réalité vraie (*Wirklichkeit*) qui ne convient pas au sujet par une autre réalité (*Realität*) fantasmée ou délirée, n'est plus dans le domaine de la folie. La science peut changer l'anatomie, en tout ou partie, peut créer des sexes très divers, en attendant peut-être de combler le fantasme de beaucoup d'hommes : être enceint sans changer de sexe. Le discours de la science promet ainsi un « tout est possible ». Si l'on considère que le sexe a une réalité discursive, cette double promotion par le discours capitaliste d'un « Jouis sans entraves » et par le discours de la science d'un « tout est possible » cause une absence de norme, une *ab-sens* de norme, et provoque à ce niveau-là aussi une crise des identifications, une crise identitaire avec le troisième sexe, le neutre, le bi-appartenant, non plus comme possibilités mais comme possibles, comme s'écrivant. S'écrivant où dans le tableau de la sexuation ? Avant de répondre à une question, il faut la problématiser : c'est ce que j'essaie modestement de faire.

Pour finir, et non conclure, un dernier point de départ possible à cette problématisation : « Je vous ai montré le phallus comme lié à la métaphore paternelle, à savoir, comme venant donner au sujet un signifié ⁹. » Qu'en est-il du phallus comme référent dans l'occurrence du déclin de la fonction paternelle ?

Certes, la métaphore paternelle n'est pas la fonction paternelle et le Nom-du-Père sera pluralisé par Lacan et mis à la place de semblant dans le même temps où le complexe d'Œdipe devient un symptôme¹⁰. Mais de ne plus être dupe des semblants, phallus ou Nom-du-Père, le sujet erre et ne trouve plus comme signifié de son désir qu'à se ranger dans de grandes catégories qui réduisent son identité singulière à une facette, une particularité qu'elle soit de genre ou psychopathologique, et qui économisent tout travail de subjectivation.

*[↑] Exposé présenté lors des Journées nationales de l'EPFCL-France sur le thème « Le sexe et ses semblants », à Paris, le 25 novembre 2023.

1.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 73. Le contexte est important au vu des progrès de la science : il s'agit du Bloom de Joyce – « La façon dont est ressentie par lui la suspension entre les sexes fait qu'il ne peut que s'interroger sur le point de savoir s'il est un père ou une mère. »

2.[↑] C. Soler, *Lacan, lecteur de Joyce*, Paris, Puf, 2015, p. 33.

3.[↑] J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 456.

4.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 32.

5.[↑] J. Lacan, *La Topologie et le Temps*, séminaire inédit, séance du 9 janvier 1979. Enregistrement audio disponible sur le site de P. Valas (www.valas.fr).

6.[↑] J. Lacan, Conférence de Caracas, 12 juillet 1980, audio Youtube.

7.[↑] J. Lacan, « Journées des cartels de l'École freudienne de Paris, Maison de la chimie, Paris », *Lettre de l'École freudienne*, n° 18, 1976, p. 263-270.

8.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 468.

9.[↑] *Ibid.*, p. 497.

10.[↑] Cf. la fin du chapitre I du *Séminaire XXIII, Le Sinthome*, *op. cit.*